

1



Manque d'originalité

Quelque peu déguisés derrière le nom de Clint Eastwood et le titre d'un poème anglais du 19^{ème} siècle (*Invictus*, de William Ernest Henley), sport et politique font pour une fois bon ménage au cinéma. Si le thème choisi pour immortaliser sur pellicule un personnage aussi important que Nelson Mandela est in-

téressant – et qu'il a le mérite d'épargner au spectateur la pénible expérience du *biopic* qui résume plus de nonante ans de vie en trois heures – le film n'est pas vraiment à la hauteur de ses ambitions. En effet, le réalisateur californien semble se perdre entre la pseudo-sobriété des séquences illustrant l'humilité et la sagesse du président sud-africain, son besoin de donner à Francois Pienaar un contexte familial (Matt Damon sert aussi à mieux faire vendre le film) et l'attrait pour le reportage sportif. Les belles images des joueurs de rugby en action, l'interprétation impeccable de Morgan Freeman et les plans mettant en scène les gardes du corps de Mandela (peut-être les plus justes du film) ne suffisent

malheureusement pas à effacer l'impression qu'Eastwood a voulu en faire trop ; la séquence de la visite de la prison, notamment, n'est pas nécessaire à la compréhension du propos, de même pour les compositions musicales douteusement doucereuses de son fils Kyle, qui donnent un ton mélodramatique à des scènes qui se suffisent pourtant à elles-mêmes. *Invictus* est finalement formellement très classique et il lui manque un point de vue plus incisif, plus original, digne de son sujet.

Léonore F, 22 ans, UNIL

2



Un propos trop appuyé

1994, Nelson Rolihlahla Mandela accède à la présidence de l'Afrique du sud. Il décide d'unifier les deux ethnies de son pays autour du rugby. Son objectif: faire gagner à l'équipe nationale, les Springbocks, la coupe du monde de rugby de 1995. Pour ce faire, il prend contact avec François Pienaar, le capitaine de l'équipe.

Ce film m'a plu pour deux choses, je ne connaissais absolument pas cet épisode de l'Histoire et j'ai trouvé que le rapprochement social était joliment développé dans les scènes avec les gardes du corps ou la famille Pienaar. Par contre, la caméra qui bouge dans tous les sens, surtout pendant les matchs, est peut-être censée faire croire au spectateur

qu'il est un joueur alors que ça ne fait que lui donner le tournis. J'aurais préféré assister aux matchs d'un référentiel galiléen qui, à mon goût, permet de mieux restituer l'ambiance de cette situation. Les ralentis pendant la mêlée, accompagnés des grognements porcins des joueurs sont désagréables. En outre, le film souffre de moments très « cheesy »: lorsque Mandela prend le thé, on appuie fort, trop fort son « I like your dress today [...] », bien sûr qu'il était comme ça, mais ce n'était pas une obligation de mettre autant en valeur cette scène et de le lui faire dire d'un air presque nigaud, deux fois. La visite de la prison, qui eut bien sûr réellement lieu, fut pour moi une déception, à cause des apparitions de Mandela, qu'on voit casser des pierres ou méditer seul dans sa cellule, de nouveau pour rappeler de manière trop ostentatoire la souffrance qu'il a endurée. Le tout agrémenté par certaines phrases-motifs, qui reviennent: « I am the captain of my soul etc... ». Cela donne l'impression désagréable de comprendre – oui – car le spectateur n'a aucun effort à faire, tout est livré, dit, expli-

qué et casé selon le script: le message est passé, c'est bon. C'est dommage car l'interprétation, le raisonnement personnel sont entravés. Il n'y a pas ce processus qui se met en place dans ma tête et qui souvent m'emmène pour aller vers ce qui se cache dans un film, c'est le contraire, malheureusement. Enfin, le final, c'était un moment déjà tellement exceptionnel et fantastique – j'ai vu l'original –, que je ne vois pas où est le besoin de le surfaire autant, car cela lui fait plutôt perdre de la valeur. C'est exaspérant de voir Pienaar qui exalte ses joueurs en leur hurlant: « Listen to your country, this is it, this is your destiny! » et le ralenti qui permet à tous les joueurs de contempler le ballon d'un air béat franchir les poteaux, sont encore de trop, sans citer le décompte du chronomètre qui annonce la fin du match et la réussite du « One team, One nation ». Bref, je m'attendais à quelque chose de moins cinéma, peut-être.

Elia D., 17 ans, gymnasien

3



Eastwood en panne sèche

Chaque nouvel opus signé du "grand" Eastwood permet à la presse de s'enchanter devant la énième résurrection de celui dont on annonce la mort cinématographique depuis bientôt dix-huit ans (*Unforgiven*, 1992). Ce dernier film conte la lutte pour la victoire des Springboks, l'équipe nationale de rugby d'Afrique du Sud, lors de la coupe du monde de 1995 et l'utilisation politique que fera Nelson Mandela de cette dernière afin d'unifier une nation divisée par quarante-trois années d'apartheid. Or comme nombre de ses prédécesseurs, le dernier Eastwood souffre avant tout d'une vision par trop simpliste de l'histoire et de l'humanité en général.

De la sortie de prison de Mandela à la victoire des Springboks, Eastwood dresse en un peu plus de deux heures le portrait d'un pays déchiré par le racisme et par des années d'inégalités de traitements, de violences innombrables, de haine raciale pure et simple. Or le film, hormis dans son introduction reprenant (et modifiant) les archives télévi-

suelles de l'époque, ne nous montre qu'une Afrique du Sud gentiment partagée entre les riches Blancs d'un côté et les pauvres Noirs de l'autre, divisés par une gentille rancune, vite oubliée toutefois. En 1995, lors de la coupe du monde, l'Afrique du Sud ne connaît la vie sans apartheid que depuis quatre années. Quatre années qui suivirent quarante-trois années d'inégalité et de tortures de la population majoritaire. Mais Eastwood, qui se décrit lui-même comme s'étant toujours "senti plus noir que blanc à l'intérieur" (s'il en faut encore une, voilà une magnifique citation à inclure au panthéon des auteurs n'ayant rien compris à leur propos), tient à nous faire croire que quelques matchs de rugby suffisent à étouffer le sentiment d'injustice et la probable haine d'une nation dont la majorité fut opprimée pendant quarante ans par sa minorité.

Et qu'a fait Mandela dans tout cela ? Il força le ministère des sports à conserver les drapeaux, couleurs et noms de l'équipe. De tous les accomplissements d'un homme beaucoup trop grand pour être restreint à un seul film, voilà ce qu'Eastwood décide de conserver. Et ainsi l'Afrique du Sud fut sauvée et réunifiée grâce à son équipe de rugby à majorité blanche (merci ô toi homme blanc) occasionnellement encouragée et à la rigueur inspirée par son président. À voir ce film, on aurait tendance à donner raison au Spike Lee qui s'était, à l'occasion de la sortie de *Bird* du même Eastwood,

soulevé contre l'idée qu'un Blanc puisse s'approprier une histoire noire à laquelle il n'a évidemment rien compris.

Passons sur cette simplification outrancière d'une histoire tellement plus complexe et mettons cela à la charge des scénaristes hollywoodien surpayés pour produire une histoire pré-mâchée que le spectateur n'aura plus qu'à stupidement gober. Qu'en est-il du style ? Eastwood, on le sait, est un grand amateur de classicisme. Mais le classicisme aussi atteint ses limites quand il devient la porte ouverte au n'importe quoi. Entre le besoin de tout expliquer là où la suggestion aurait été plus d'une fois de mise ou encore une utilisation de musiques guimauves (une fois de plus, merci fiston (Kyle Eastwood est aux musiques) afin d'attendrir un spectateur abasourdi devant la "profondeur" des dialogues (incroyable compilation des meilleures citations de Mandela), Eastwood se perd complètement dans un maelstrom d'émotions bon marché. Mais les septante bougies du "maître" invitent à l'extase devant un film qui n'aurait rien perdu à être réalisé par un de ceux que la critique elle-même classe parmi les tâcherons (Ron Howard en tête). À la critique de revoir ses classifications et jugements en attendant que le vrai Eastwood, celui des *Letters to Iwo Jima*, nous revienne.

Mathieu D., 25 ans, UNIL

4



Invictus questionne le rôle du cinéma dans la transmission de l'Histoire

J'ai toujours beaucoup admiré Nelson Mandela, sans pour autant en savoir beaucoup sur son œuvre. C'est donc tout naturellement qu'en entendant parler d'un film sur son implication dans cette coupe du monde qui a marqué l'histoire de

l'Afrique du Sud, je suis allé le voir. En entrant dans la salle, j'avais en tête les paroles de son ami Bono qui avait dit de lui « [...] he should be the president of the world. »

Dans *Invictus* on ne voit pas l'histoire uniquement du point de vue de Mandela et de François Pienaar, mais aussi à travers les yeux des gardes du corps du président. On participe à l'évolution d'une équipe dans laquelle, d'abord, les Noirs n'arrivent même pas à imaginer travailler avec des Blancs, pour finalement se réconcilier autour de la victoire.

Par contre, certaines scènes comme celles qui nous font vivre la finale avec un petit garçon des quartiers pauvres, sont superficielles. Toujours est-il que rarement on a eu si peu l'impression, à Hollywood, de voir un film dopé pour provoquer chez le spectateur

un effet maximal. Les faits historiques racontés suffisent amplement comme vecteur des fabuleuses émotions qu'*Invictus* communique, sans qu'on ait à ajouter des chansons ou des baisers pathétiques et artificiels.

Ce qui frappe avec l'image, c'est qu'elle nous plonge toujours au cœur de l'action. En particulier lors des matchs de rugby, loin des réalisations qu'on nous montre à la télévision (si on a la chance d'avoir un match de rugby diffusé). On a presque l'impression de courir sur le terrain avec les joueurs. On a le droit à des gros plans qui exposent l'intensité du sport le plus noble qui soit. La vision des muscles de ces hommes combinée à de superbes effets sonores fait des mêlées les scènes les plus esthétiquement réussies du film.

En dehors des stades aussi, Clint Eastwood privilégie les plans relativement rapprochés qui nous montrent les expressions sur les visages des acteurs et contribuent grandement à l'intensité du film.

Les quelques passages où on voit un avion voler de près montrent qu'on n'a pas économisé sur les images de synthèse qui sont époustouflantes. (Il semblerait qu'un avion de la compagnie nationale ait vraiment survolé le stade le jour de la finale pour encourager les Bokkes!)

La tagline du long métrage illustre bien ce qui peut déranger certains. «His people needed a leader. He gave them a champion» pourrait faire croire que la vie de Nelson Mandela se résume à sa

bonne relation avec un rugbyman qui lui a permis de réconcilier l'Afrique du Sud. Pendant tout le film, on n'a l'impression que cette coupe du monde est la seule vraie préoccupation du président et que c'est l'unique événement qui a fait son succès.

Que cela dérange ou pas, ça soulève la question du rôle du cinéma dans notre société et plus particulièrement du rôle des films basés sur des faits historiques dans notre relation à l'histoire et à la manière dont nous la transmettons. Dans ce cas précis, Clint Eastwood a choisi d'être extrêmement fidèle à l'histoire, jusque dans ce qui relève de l'anecdotique. Mais d'un autre côté il a aussi choisi de faire un film plutôt qu'un documentaire. Cela lui donne cer-

taines libertés et certaines contraintes. Il ne peut pas se permettre de nous documenter chaque fait et geste de Mandela pendant la période qu'il a définie. Il est donc naturel qu'on ait l'impression que Mandela ne s'occupe "que" du rugby.

À mon avis, malgré son authenticité, ce film a plus pour fonction de nous intéresser au personnage de Madiba Nelson Mandela que d'être un document historique. Mais toujours est-il qu'en sortant de la projection de *Invictus*, on se dit « Madiba really should be the president of the world. »

Pascal B., 17 ans, gymnasien

5



Un beau film sans âme

« Noël avant l'heure » c'est ce que je me suis dit en allant voir ce film. Tous les éléments y étaient : un réalisateur que j'adore et qui parvient régulièrement à révolutionner le cinéma, des acteurs de grand talent et une histoire émouvante autour d'un sport trop peu souvent mis en scène. C'est donc avec une certaine impatience que je me suis retrouvée assise dans cette salle obscure à attendre le début de ce qui devait être pour moi un grand film. Seulement, Noël c'était il y a un mois et je n'aurais pas dû l'oublier...

Des films sur des sports collectifs, il y en a déjà eu, à l'exemple de « *Any Given Day* » d'Oliver Stone ou encore de « *Remember the Titans* » de Boaz Yakin. Quel est le point commun de ces films me direz-vous? Et bien, ils allient parfaitement l'émotion au jeu. Ils sont parvenus, en employant certes de grosses ficelles, à nous montrer la douleur d'hommes prêts à tout pour leur sport. Et cela *Invictus* n'y parvient pas. Certes, l'histoire que nous conte Clint Eastwood à travers ce film est belle et émouvante. Mais on n'est pas pris aux tripes pendant les matchs, on ne comprend pas comment des joueurs aussi mauvais peuvent en un an gagner cette coupe car on ne voit pas la cohésion du groupe se faire petit à petit. On a en fait l'impression de passer à côté de l'esprit de ce film.

Les raisons de cet échec sont nombreuses, mais je pense que la principale est la volonté première du réalisateur de créer ce lien entre Mandela et Pienaar. Seulement, en

toute honnêteté je ne pense pas que l'on puisse faire un film seulement sur ça. La cohésion entre deux hommes pour rendre la fierté à leur pays à travers le sport ne peut avoir de sens que si le sport en question est au cœur de l'action. Il doit être embelli, filmé avec justesse et, ça, je trouve que Clint n'y parvient pas. De plus, l'emploi excessif de ralentis à la fin du film finit par véritablement agacer et a pour effet de ralentir un film déjà trop lent (et trop long). La musique pêche aussi beaucoup par manque d'originalité.

Finalement, la seconde difficulté que n'a pas surmontée Eastwood fut qu'au lieu de prendre complètement le point de vue de l'un des deux hommes, il s'est contenté de faire le va-et-vient, ce qui réduit, selon moi, beaucoup la force de ce film.

Géraldine B., 22 ans, UNIL

6



Pour une Rainbow Nation

Généralement quand un film sur Nelson Mandela sort sur nos écrans, il est plutôt basé sur ses années de prison. Ici, Clint Eastwood prend le pari de nous raconter non pas cette période de la vie de Nelson Mandela, mais plutôt ses débuts en tant que président et son implication dans la Coupe du Monde de rugby qui se déroulait dans son pays en 1995.

Dès le début du film, on voit les différences toujours présentes

entre les Blancs et les Noirs malgré la fin de l'apartheid (Par exemple: le terrain d'entraînement des Blancs est bien entretenu et la pelouse est tondue, alors que celui des Noirs ressemble plus à une déchetterie qu'à un terrain). Le film débute le jour de la libération de Mandela, acclamé par les Noirs et craint par les Blancs. Un des plus gros défis de Mandela est de faire de l'Afrique du Sud une "Rainbow nation". D'ailleurs, dès son entrée

en fonction en tant que président, il engage des gardes du corps blancs et noirs et j'ai trouvé que c'était une très bonne idée de la part du réalisateur de nous montrer cet aspect-là de la "Rainbow nation".

Comme la Coupe du Monde est proche, l'intérêt est porté sur l'équipe nationale de rugby qui n'est pas brillante et dont le contingent ne contient qu'un seul Noir. L'équipe des Springboks est soutenue par les Blancs alors que les Noirs préfèrent l'Angleterre. Cela interpelle Mandela et le pousse à intervenir afin que les Springboks deviennent la fierté de la nouvelle "Rainbow nation" en gagnant la Coupe du Monde. Mandela prend ainsi un gros risque, car si l'équipe échoue, il perdra toute crédibilité auprès de son pays.

On le voit alors s'investir beaucoup dans cette équipe avec l'aide de François Pienaar, le capitaine.

François Pienaar apprend à connaître un homme exceptionnel alors qu'il est né dans une famille de Blancs qui méprise Mandela. François cherche à comprendre ce personnage qui, malgré 27 ans de prison, s'investit toujours autant pour son pays même si cela lui coûte sa famille et peut-être même la santé et réussit à pardonner aux personnes qui l'avaient enfermé. J'ai beaucoup aimé la scène où François va visiter la prison dans laquelle Mandela avait été enfermé et où il écarte les bras afin de montrer l'étroitesse de la cellule.

Le fait de montrer les blessures de Mandela, par exem-

ple la relation avec sa famille, est intéressant car il nous montre que Mandela a souffert de ses années de prison et a tout donné à son pays même ce qu'il chérissait le plus.

Tout le long du film, la relation Noirs-Blancs évolue et ils finissent par se rapprocher et former la "Rainbow nation" comme l'avait espéré Mandela ce qui nous montre la réussite et le génie de cet homme.

J'ai aussi beaucoup apprécié la musique, présente tout au long du film, car elle représente bien l'émotion et les changements qui se déroulent pendant le film.

Florence C., 17 ans, gymnaste

7



Dans la mêlée

Le film commence en 1990 à la libération de Mandela. Quatre ans plus tard, il est élu président d'Afrique du Sud. Sa priorité est de réconcilier le pays entre les Noirs et les Blancs à travers le rugby. Au début, on le sent seul contre tous, car énormément de Noirs veulent se venger des années de l'apartheid et refusent de pardonner.

J'ai trouvé ce film très prenant, on voit le changement de mentalité des personnages et la solidarité

qui se crée. Les rôles sont extrêmement bien joués et, comme Clint Eastwood l'a dit : « Qui choisir d'autre pour le rôle de Mandela à part Morgan Freeman ? » Je trouve qu'il a tout à fait raison. Freeman joue avec une réelle sincérité et il a parfaitement adopté la gestuelle de ce président. Tout au long du film, j'ai trouvé que Morgan Freeman faisait ressortir beaucoup d'émotions telles que la gentillesse avec ses collaborateurs, avec les gens de maison et avec le peuple entier ainsi qu'une grande générosité - ce qui fait parfois douter les Afrikaners -, on le sent par ailleurs très sensible quand il s'agit de sa famille.

François Pienaar, joué par Matt Damon, est excellent! Il est très convaincant dans le rôle de capitaine de rugby qui veut montrer l'exemple et pousser l'équipe. Comme spectatrice, j'ai tout de suite senti qu'il était différent de sa famille, on le sent plus sensible à la situation des Noirs, mais

parfois on voit qu'il se force à aller au-delà de ce qu'il était auparavant pour montrer l'exemple au reste de l'équipe.

Les prises de vue sont parfois très impressionnantes : quand on assiste aux divers matches, on voit tout d'abord des stades remplis de gens - cela a dû être difficile à organiser - et les prises au milieu de la mêlée nous donnent l'impression d'être aux premières loges.

Je ne trouve pas dérangeant que Clint Eastwood ait seulement voulu mettre l'accent sur le rugby car sinon cela aurait rendu le film documentaire et il laisse quand même deviner que Mandela est sur d'autres affaires que le rugby.

Sophie B., 17 ans, gymnaste

Coordination: [Anna Percival](#), diplômée en cinéma et [Suzanne Déglon Scholer](#), chargée de communication Promo-Film EcoleS et fondatrice de la TRIBU des Jeunes Cinéphiles, février 2010